

MÉTAMORPHOSES

UN BÂTIMENT
DES COLLECTIONS

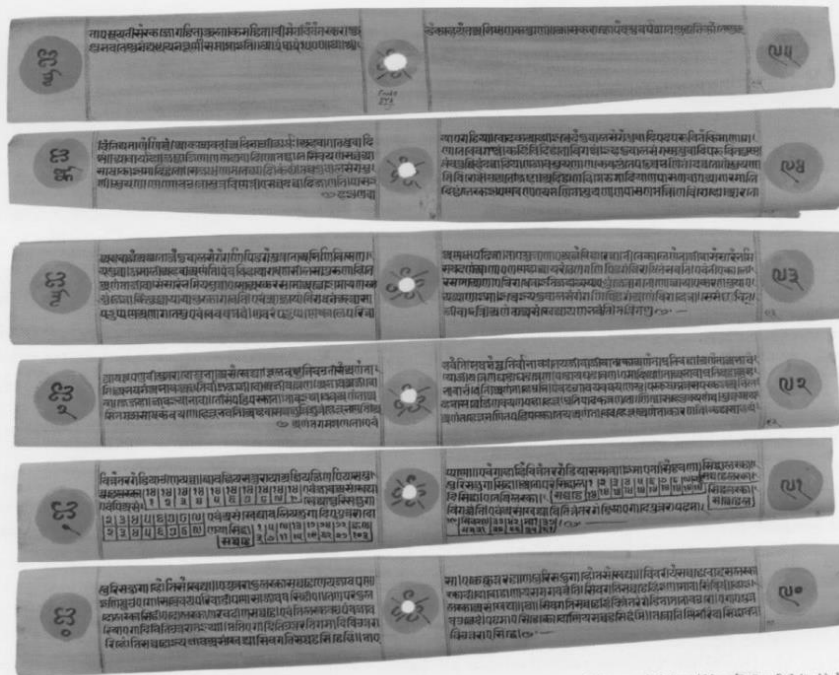


Bibliothèque nationale et universitaire
Strasbourg

Des manuscrits indiens sur feuilles de palme [14^e-15^e siècles]

GUILLAUME DUCŒUR

Le fonds des manuscrits indiens de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg a été constitué après la guerre franco-allemande de 1870, suite à l'appel aux dons lancé alors pour reconstituer les fonds de la bibliothèque détruite pendant cette guerre. Est arrivé ainsi de Bombay un don de 2 300 ouvrages parmi lesquels quelques manuscrits. Mais la richesse de ce fonds repose essentiellement sur la collection de 334 manuscrits jaïna que collationna, en partie pour ladite bibliothèque et grâce à ses contacts en Inde, le savant suisse Ernst Leumann (1859-1931), professeur d'indianisme à l'université allemande de Strasbourg de 1884 à 1918 et spécialiste de la littérature jaïna, alors bien moins connue que la littérature bouddhique. Il s'agit aujourd'hui du fonds de manuscrits jaïna le plus important de France (en comparaison, celui de la British Library de Londres comprend 1 425 manuscrits, celui de la Staatsbibliothek de Berlin 1 127), et le plus riche en littérature Digambara dans le monde, l'Inde mise à part, comprenant quelques manuscrits uniques non encore édités.



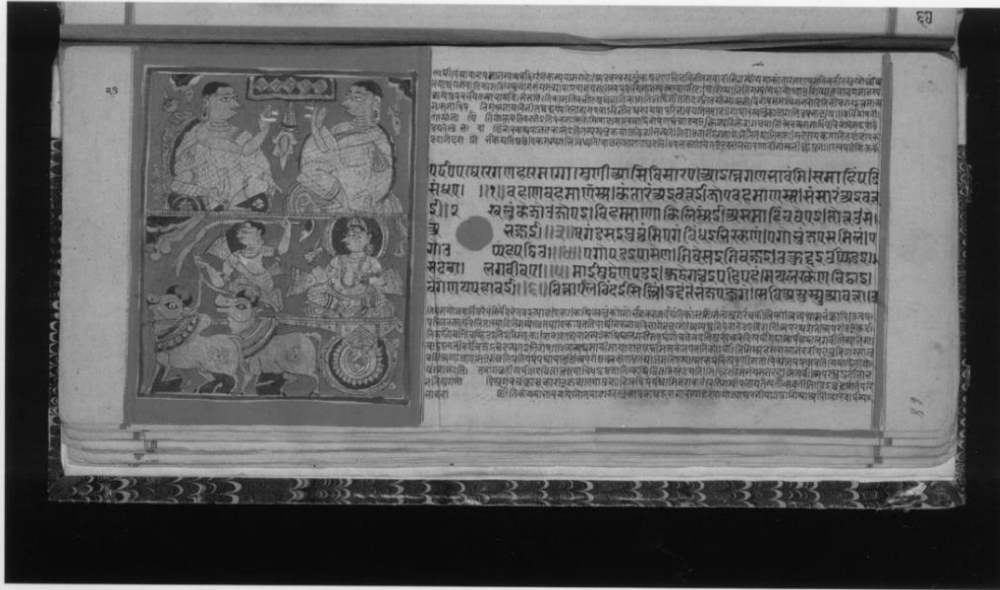
Manuscrit jaïna (Nandīcūṛṇī), 14^e siècle

De culture orale plurimillénaire, l'Inde n'a employé l'écriture qu'au cours du 3^e siècle avant J.-C. Élaborées par les hauts fonctionnaires de la chancellerie du roi Aśoka (304-232), les graphies nommées kharoṣṭhī et brāhmī, dérivant de l'écriture administrative araméenne en usage en Perse et dans les territoires du Nord-Ouest indien, furent utilisées pour promulguer des édits royaux, alors gravés sur des rochers ou des colonnes de pierre. Les supports des écritures indiennes se diversifièrent au cours des siècles et, si les rois firent encore graver des inscriptions sur roche, les dévots des deux grands courants religieux brāhmanique et śramanique (jaïnisme, bouddhisme) en firent autant sur les bases de statues ou sur des bas-reliefs, parfois même sur des plaques de métal (or, argent, cuivre), de l'ivoire, du tissu ou de l'écorce de bouleau. Néanmoins, c'est l'utilisation de la feuille de palmier (tālapattra ou tallipot, *Corypha umbraculifera*) ou ôle (du tamoul « ôlei », « feuille »), attestée dès le 1^{er} siècle après J.-C. sous le règne des rois Kuṣāṇa, qui permit à l'Inde de conserver et de diffuser l'ensemble de son savoir scientifique et religieux. Avec la conquête turco-afghane de l'Inde, le papier fut employé à partir du 14^e siècle en Inde du Nord, pour les reproductions du *Coran*. Si la feuille de papier remplaça progressivement, sur l'ensemble du sous-continent indien, la feuille de palme, cette dernière fut encore utilisée au Bengale et en Inde du Sud jusqu'au 20^e siècle. De fait, quels qu'aient été les supports d'écritures, les Indiens furent tout au long des siècles d'inlassables copistes et aujourd'hui, l'Inde ne compte pas moins de cinq millions de manuscrits dont plus de la moitié en sanskrit. Soixante mille manuscrits indiens sont conservés en Europe, pour la plupart envoyés dès le 17^e siècle par les administrateurs des comptoirs coloniaux ou rapportés par des savants européens.

Les nombreuses espèces de palmiers (tāla) fournirent aux Indiens des feuilles (pattra) de qualités et de dimensions variées, allant jusqu'à 50 cm de long pour une largeur moyenne de 5 à 6 cm. Une fois récoltées, les jeunes feuilles étaient séchées puis bouillies et séchées à nouveau. Découpées aux dimensions souhaitées, elles étaient alors poncées et empilées en liasses de cinquante à cent, voire plus en fonction de leur mode de stockage. Pour les protéger des insectes et du climat, elles étaient régulièrement passées à l'huile de citronnelle. Néanmoins, malgré ces soins, ce support demeurait fragile et le plus ancien manuscrit indien sur feuilles de palme aujourd'hui conservé date du 10^e siècle après J.-C. Après avoir préparé chacune des feuilles en les ponçant à nouveau, le scribe (lipikara) pouvait soit les inciser à l'aide d'un stylet en métal avant de les encreur ou de les passer au charbon

de bois afin de faire apparaître le texte, soit écrire dessus avec un calame encre. Une fois le texte terminé, le scribe perforait l'ensemble de la liasse à l'aide d'une tige métallique chauffée pour pouvoir y passer une ficelle et maintenir l'ensemble durablement. La liasse de feuilles de palme était ensuite pressée entre deux planchettes en bois, le tout étant alors ficelé puis enveloppé d'une étoffe. Parmi son fonds de manuscrits jaïna, la BNU possède douze pièces sur feuilles de palme parmi lesquelles l'ouvrage reproduit p. 206 (*Nandīcūrṇi*), commentaire (*cūrṇi*) par Jinadāsa Gaṇi Mahattara (12^e siècle) du *Nandīsūtra*, un enseignement jaïna attribué par la tradition Śvetāmbara au fondateur du jaïnisme, Nirgrantha Jñatiputra (6^e-5^e siècles avant J.-C.). Ce commentaire en prakrit, langue vernaculaire de l'Inde, est écrit en une belle graphie nāgarī sur 97 feuilles de palme de 34 sur 4,30 cm. Datant du 14^e siècle, c'est le plus ancien manuscrit jaïna sur feuilles de palme conservé à la BNU.

La technique du papier ayant concurrencé largement l'emploi de la feuille de palme, comme nous l'avons vu, le fonds des manuscrits jaïna de la BNU est donc constitué pour l'essentiel de manuscrits sur feuilles de papier indien confectionnées à la main, plus rarement de papier indien ou européen de fabrication industrielle. Cependant, si le support avait changé, les scribes conservèrent dans la découpe la forme allongée de la feuille de palme et marquèrent d'un ou de plusieurs points à l'encre rouge le ou les trous qui servaient à ficeler les liasses de feuilles de palme. Plus larges que ces dernières, les feuillets en papier (généralement de 26 x 11 cm) offraient la possibilité non seulement d'apposer au texte principal des commentaires, jusqu'à quatre - on parle alors de « cinq lectures » (*pañcapāṭha*) -, en utilisant les marges du feuillet, mais encore de réaliser des enluminures à la gouache à base de pigments colorés. Daté de 1529 de l'ère Vikramaditya (1473 après J.-C.), le manuscrit reproduit ci-contre illustre parfaitement ces innovations. Composé de 97 feuillets de papier indien (25,5 x 11 cm), il comprend en son centre l'*Uttarādhyāna sūtra*, l'un des quarante-six enseignements attribués par l'école Śvetāmbara à Nirgrantha Jñatiputra, composé lui-même de trente-six chapitres dans lesquels la vie ascétique est magnifiée et le jeune religieux jaïna mis en garde contre les obstacles à la parfaite et complète délivrance (*mokṣa*) du cycle des transmigrations (*saṃsāra*). Ce sūtra en prakrit est écrit en graphie nāgarī et est entouré, dans les marges, d'un commentaire anonyme en sanskrit. L'encre rouge est utilisée pour marquer les pauses ou les fins de phrases par un simple ou double trait vertical (*daṇḍa*), ainsi que pour la numérotation des phrases. Chacun des trente-six chapitres est



Manuscrit jaïna sur papier (1473)

illustré par une miniature représentant souvent Nirgrantha Jñatiputra avant ou après son Éveil (nirvāṇa). Ce manuscrit strasbourgeois servit au savant allemand Hermann Jacobi (1850-1937) pour la réalisation de sa traduction anglaise de l'*Uttarādhyāyana sūtra*, éditée en 1895 afin d'enrichir de sūtra jaïna la collection des *Sacred Books of the East*, publiés à Oxford sous la direction de l'indianiste et historien des religions Max Müller (1823-1900), qui enseigna le sanskrit à l'université allemande de Strasbourg en 1872.